Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 28 (1890)

Heft: 33

Artikel: Les jeux d'enfants

Autor: Larpin, Adolphe

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191826

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

entiers, tels étaient, avec les légumes et les poissons cuits à l'eau, les seuls mets connus.

Dans ces repas primitifs, comme de nos jours dans les tribus sauvages, point d'étiquette, point de santés, de toasts; boire et manger à satiété, il n'y avait pas d'autre but. Le plus souvent, les convives se servaient eux-mêmes dans l'immense plat, et, en l'absence de couteaux et de fourchettes, ils dépeçaient de leurs doigts leur part de viande, étanchant leur soif au moyen de la coupe commune qui circulait autour de la table.

Bien postérieurement à Homère, le brouet des Lacédémoniens, composé de viande de porc coupée en petits morceaux dans de la saumure et du vinaigre, ne s'éloigne pas de la simplicité primitive. Mais bientôt les Grecs mirent dans leurs repas une certaine recherche. Ils mangeaient à des heures déterminées et chaque repas avait un nom différent: acratisma, repas du matin, déjeuner; ariston, repas de la méridienne, dîner; deipnon, repas du soir, souper. Le premier se composait en général de pain et de vin, simplement; le second n'était aussi qu'une collation légère, du pain et des fruits; le troisième, le plus sérieux, se faisait au coucher du soleil.

Les convives étaient assis, d'abord; plus tard, ils furent couchés, mode qui s'introduisit vers le Vº siècle avant l'ère chrétienne. Des esclaves leur lavaient les pieds, dès qu'ils prenaient place, et les tables toutes servies étaient rangées devant les lits. Les viandes se mangeaient avec les doigts, les mets liquides avec une cuiller ou des croûtes de pain façonnées au couteau; on s'essuyait les doigts aux morceaux de pain, et, après chaque service, les esclaves apportaient l'eau à laver.

Après le dessert, composé ordinairement de fruits ou de confitures, venaient les vins miellés et aromatisés; c'était l'heure des conversations et des discours, des coupes vidées en l'honneur des dieux ou des convives.

Les Romains poussèrent le luxe de la table jusqu'à sa plus haute expression. Comme les Grecs, ils composaient leurs repas de trois services: le premier service n'était composé que de hors-d'œuvre et d'excitants, radis, raifort, œufs, hanchois, olives, saucisses chaudes fortement épicées; le second service était la partie solide du repas; le troisième comprenait les desserts.

Dans un repas donné par Lentulus, nous voyons figurer, au premier service, des oursins et des huitres, des asperges, des grives, des becfigues, une poularde, des ragoûts de chevreau et de sanglier et des pâtés de viande.

C'est aux Romains, à la délicatesse qu'ils cherchaient dans leurs repas, que nous devons l'acclimatation en Europe des fruits les plus savoureux, l'abricot, la pêche, le coing, la framboise, la prune, la cerise. A la décadence, ce luxe n'eut plus de bornes; on vit servir des mets composés de cinq à six cents cervelles d'autruche.

Lucullus avait plusieurs salons à manger, appelés de noms différents, qui étaient pour son maître d'hôtel l'indication du genre de repas qu'il voulait faire. Cicéron et Pompée étant venus le voir, il dit simplement qu'on souperait dans le salon d'Apollon. Ce souper coûta vingtcinq mille francs. Néron tenait table depuis midi à la nuit, avec des prodigalités monstrueuses.

Les invasions qui ruinèrent la puissance romaine mirent fin à ces orgies; elles firent place à des peuples qui ne connaissaient guère la bonne chère. Les repas des Celtes étaient d'une simplicité extrême. Le monde retournait d'un coup aux mœurs primitives décrites par Homère. Les Celtes et les Gaulois prenaient leurs repas assis par terre sur du foin, ayant devant eux des tables de bois très basses. Les Belges mangeaient couchés sur des espèces de lits. Mais ces habitudes ne durèrent pas longtemps; aux lits, on substitua des sièges et des escabeaux recouverts de tapis, qui furent ensuite remplacés par des bancs, surtout lorsqu'on donnait un festin de cérémonie. C'est de là qu'est venu le mot banquet.

Les capitulaires nous parlent des repas de Charlemagne. Il dînait à midi. Le menu royal de son temps n'était ni des plus variés, ni des plus délicats. La grosse viande et la venaison rôtie en faisaient le fond.

Du X^{me} au XIV^{me} siècle, les repas gardèrent leur simplicité primitive; le luxe pourtant pénétrait peu à peu. La salle à manger était toujours la plus vaste du château. Les murs étaient recouverts de tapisseries, le parquet jonché de foin, de nattes tressées de paille ou de fleurs.

Sur la table, on étendait une nappe richement ouvrée, ordinairement pliée en double; elle se nommait doublier. Les assistants s'y essuyaient. Chaque convive avait une assiette de terre, d'argent ou de faïence. Au temps de la chevalerie, pourtant, la galanterie avait imaginé de placer les convives par couples et de ne donner qu'une seule assiette pour chaque couple.

Il est à présumer que c'est au clergé que l'art culinaire doit la plupart de ses progrès dans ces temps reculés, car les moines charmaient volontiers les ennuis du cloître par les douceurs de la table.

Nous arrêtons là cés détails, la gastronomie moderne étant suffisamment connue de nos lecteurs.

Les jeux d'enfants.

Oh! les délicieux instants qu'il m'est arrivé de passer, assis sous les frais ombrages de Montbenon ou de toute autre promenade publique, à regarder jouer les enfants! Que de franche gaîté, que d'entrain chez tous ces moutards blonds et roses, qui dépensent en sauts, en gambades, en chansons, en éclats de rire, la jeunesse dont ils sont si riches et si prodigues!

N'a-t-il pas été dit, avec beaucoup de raison, que l'instinct et la vocation de l'homme se révèlent dans les jeux de l'enfant? En effet, voyez ce bambin crânement coiffé d'un chapeau fait avec un journal, les épaules garnies d'épaulettes simulant la graine d'épinards, sabre de bois au côté, fusil en bandouilière. Il tape à coups redoublés sur un tambour ou souffle dans une trompette. Eh bien, si cet enfant n'est pas contrarié dans le choix de sa carrière, il y a cent à parier contre un qu'il sera militaire.

Dans les jeux, il en est un qui dirige, commande, et ne se résigne jamais à accepter les rôles secondaires. Il possède, à son insu, l'esprit d'intrigue et le sentiment d'ambition. Dans quelque situation que le placent les circonstances de la vie, soyez sûr qu'il prendra place au premier rang.

Et voyez ce petit homme qui a prêté une bille à son camarade et s'en fait rendre deux: c'est un commerçant ou un banquier en herbe.

Un autre, dans la discussion, n'a jamais tort, il ergote sur tout, trouve toujours dans son esprit inventif et chicanier des raisons bonnes ou mauvaises, pour soutenir et finalement faire triompher sa cause; il sera d'abord avocat, puis député, diplomate; à quoi n'arrivera-t-il pas ?...

Chez la petite fille, il n'y a qu'un instinct, celui de l'amour; qu'une vocation, celle du mariage; aussi débute-t-elle dans les jeux par celui de la poupée.

- « La poupée, a dit Charles Nodier, est évidemment contemporaine du premier berceau où a vagi une petite fille. La poupée ne se comprend pas sans la petite fille, mais la petite fille ne se comprend pas sans la poupée!
- » C'est un instinct naturel chez la femme de prévoir, dès l'âge le plus tendre, l'âge où elle sera mère; elle devine l'enfant et elle invente la poupée.
- » La poupée est le symbole d'une cause finale.
- » Aussi le premier instinct de la petite fille est celui de l'amour maternel. Et dans cette comédie à deux personnages, jouée par elle et sa poupée, dans laquelle elle est à la fois auteur et acteur, elle prête à sa poupée tous les défauts qui lui sont personnels.

- La poupée est gourmande, négliente, insubordonnée, bavarde et réponleuse.
- » La petite fille (jouant le rôle de la nère) est grave, austère, absolue, quelque fois inexorable.
- » Jusqu'à quatorze ans, la petite fille le connaît d'autre amour que celui de a poupée; mais à cet âge elle commence préluder à ces amours au fond desnels il y a déjà un grain de coquetterie. » Arrivée à quatorze ans, la petite ille est devenue une grande demoielle! »

Dansez, riez, sautez, gais enfants, avenir est pour vous ce qu'il est pour sus les hommes: le travail, les luttes et la mort; le présent, c'est l'insouciance, aplaisir, les tartines de confitures et les misers d'une mère.

ADOLPHE LARPIN.

Lè fortsès.

Lâi a fortsès et fortsès. Lè dzouvenès zeins, se parlo dè fortsès, vont crairè ue l'est dè clliâo z'utis à trâi fortsons ue servont po fénâ. Eh bin, nefâ! Lâi vâi lè z'autro iadzo on autra sorta dé ortsès: c'étâi duè colondès ein bou, liantâïes dein terra à cauquiès pî l'ena l'autra, et onna travaisse âo coutset vouè onna bocllie et onna corda. C'étâi uti qu'on servessâi po fèré passâ l'arma gautse âo « gibier de potence »; l'étâi nie iô on ganguelhîvè lè bregands et lè irro. Ora, cein n'est perein qu'on uti à in pliérè po clliâo que s'einnouyont lein stu bas mondo; et onco, ne sè seront diéro què dè la corda; po lo resto, ot lão z'est bon: onna brantse, on traet, la cota de 'na porta dè grandze, et émameint onna crosse âo bin on gros

Dè noutron teimps, lè vretabliès fortis ont étà reimpliachès pè lo damâ, on
and couté à dou tailleints, que lo borau fà passà à râ lè z'épaulès dao lulu
ne dâi étrè einmottâ, et on est su, qu'arès cein, n'ia rein à reclliamà et que tot
st fini, tandi qu'avoué lè fortsès, se la
wda trossàvè, ào bin se lo gaillà que
a passavè avai on gottro que la fassé
dzi, l'étài sauvo se l'arrevâvè su terra
ein restà ganguelhì eintrè lè niolès et
pliantsi âi vatsès.

Dâo teimps iô on sè servessâi dâi fortès, on pére et sè dou valets avont étâ undanâ à lâi passâ, et tandi qn'on lè uenâvè, lo pére teimpétâvé qu'on diasu: « Eh, gibet dè malheu! se fasâi; urda dâo diablio! coffiâ! Se cé que t'a eineintà t'avâi âo mein dein lo veintro! » tare, barre, ne botsivè pas.

— Câisi-vo don, se lâi fâ ion dè sè alets qu'étâi eimbétâ de l'oûrè dinsè, vo z'ein étès dégottâ, n'est pas onna son po ein dégottâ lè z'autro!

Lè dou bons vilhio.

Dou bons vîlhio de passa quatroveingts z'ans ti dou, se reincontront l'autro dzo et se mettont à djasa on bocon. Yon de leu se pleignai à l'autro de cein que le z'afféres n'allavont pas coumeint l'arai volliu.

— T'as bin too, dè tè férè dâo crouïo sang po cein, lâi repond l'autro; po 'na cinquantanna d'ans que n'ein onco à vivrè, faut étrè bin fou dè sè bailli tant dè cousons.

TROIS CŒURS D'OR.

PAR THÉOPHILE DENIS

FIN

30 décembre, six heures du matin. Mme Boudier s'est laissée glisser hors du lit, assez doucement pour ne pas éveiller son mari. Du moins elle croyait y avoir réussi. Mais il y avait beau temps que Sylvestre Boudier avait l'œil entr'ouvert. Ce n'était pas le réveil complet. Il goûtait la somnolence avec ses caressantes songeries. Dans cet état de rêvasserie, toute sa bonne petite vie défilait sous ses paupières mi-closes: existence aux tranquilles habitudes, aux ivresses paisibles, aux silencieuses accalmies, tout juste agitée comme le pendule au bercement réglé; vie étroite quant au cercle des besoins matériels, mais large et pleine dans son horizon moral, où le cœur et l'esprit se mouvaient entre ces quatre points cardinaux : le dévouement d'une femme, l'adoration d'une fille, la saine passion des livres, le sentiment du devoir professionnel...

Un bruit, ou plutôt une musique, lui vint de la cuisine. C'était sa femme qui jouait du moulin à café. Comme tous les gens d'esprit, il aimait passionnément le café; ses narines se dilatèrent pour aspirer les effluves qui se dégageaient de la poudre parfumée. Il souriait en entendant le ronron monotone du grain broyé par la dent de fer. « Voilà, se dit-il, le premier couplet de leur chant de fête. »

Bientôt Boudier surprit un va-et-vient fort animé du côté de la salle à manger. Sa fille était levée; il n'en pouvait douter, en saisissant une interminable fusée de rires étouffés, bien que la voix basse de la mère ne fit que répéter: « Mais tais-toi donc! pour l'amour de Dieu, tais-toi, tu vas l'éveiller! »

Notre ami était quelque peu intrigué. « Ce n'est pas comme les autres années, observait-il, il se passe quelque chose d'extraordinaire derrière cette cloison. »

Et il entendit encore: « Là, tout est prêt, re bouge plus, je vais lui dire de se lever. » Mme Boudier trouva son mari en train

d'endosser sa robe de chambre...

Quand il entra dans la salle à manger, il crut à un incendie. Il nageait en pleine illumination. Il dut fermer ses yeux éblouis. Pensez donc: dix bougies pour le moins, sur la cheminée, au piano, sur la table, et la lampe, et le grand feu qui pétillait dans le foyer!

Dès qu'il eut recouvré l'usage de la vue, ses yeux se mirent à interroger autour de lui. Il aperçut d'abord sa femme, qui lui prit aussitôt la tête à deux mains et fit retentir les deux plus gros baisers que mari eût jamais reçus d'une épouse.

Ce discours en valait bien un autre. Boudier n'eut pas le temps d'y répondre. Au moment où Mme Boudier le lâchait, deux bras mignons, mais serrant fort, lui enlacèrent le cou, et sur ses joues, sur ses yeux, sur son front, s'abattirent, sans qu'on les pût compter, les volées de baisers de sa Jeannette.

Pas un mot n'avait encore été dit par les lèvres; les battements des cœurs avaient seuls parlé dans ce muet concert des tendresses de famille.

Boudier s'efforçait de retenir deux grosses larmes, qui passèrent néanmoins. Quand il les eut essuyées, il porta la vue sur la table. Elle était couverte d'une nappe bien blanche sur laquelle était disposée, à côté de la cafetière fumante, une vraie dînette d'enfants: de fines beurrées et des gâteaux variés.

Cependant un objet tranchait au milieu de la table, par sa forme singulière, parmi les éléments de cette collation. Il tirait l'œil... Que pouvait bien être cette pièce indiscernable au premier aspect?... Boudier l'examinait, portant tour à tour les yeux sur sa femme et sa fille, comme pour les interroger. « C'est bien la tapisserie que j'ai vue, il y a quelques jours, pensait-il, mais il n'y a pas là de pantouses. »

Jeanne vint le tirer d'embarras. Prenant d'une main tremblante le mystérieux objet et le lui présentant:

— Accepte ceci, cher père, lui dit-elle d'une voix étouffée par la violence de l'émotion... Tu vois... ce n'est pas ce que tu croyais... C'est un petit sac, un étui... Ouvrele... regarde...

Boudier obéit machinalement.

Il ouvre, il regarde...

Mon livre! s'écrie-t-il.

Et il tombe sur une chaise, pâle, une main au cœur, ses lèvres remuant sans qu'un son puisse en sortir... Il va s'affaisser.

Sa femme et Jeanne se précipitent pour le soutenir, elles l'embrassent, le supplient de revenir à lui... sa poitrine se gonfie, les sanglots montent et bientôt une vraie ondée de larmes vient apaiser cet orage...

Il avait bien vu : c'était son livre!

Il le posa sur la table; puis s'emparant de Jeanne avec une sorte de rage subite, il fit craquer, dans sa nerveuse étreinte, les membres délicats de cette enfant.

Elle demanda grâce. Les bras de Boudier se détendirent et ses caresses devinrent plus supportables.

Yous me ferez mourir! murmura-t-il.

Un instant après, se retrouvant un peu plus maître de sa raison, il s'adressa à sa fille avec un accent où se mélaient un peu de honte, un peu de regret et énormément de satisfaction:

 Alors, lui dit-il tu n'as pas de robe?
 Jeanne baissa les yeux. Le père n'avait pas assez compté avec la modestie de sa fille

— Je n'en ai pas besoin, répondit-elle simplement; mais comme je suis sûre que tu ne tiens pas à me faire de la peine, tu ne m'en parleras plus.

Boudier n'insista pas; mais on eût pu remarquer que l'un de ses yeux humides cligna vec la signification que l'on sait...

Il est superflu d'expliquer au lecteur com_